

François Salès

**SUR LES RIVES  
DU GRAND LAC**

conte

# SUR LES RIVES DU GRAND LAC

I

*L'alouette s'est envolée.*

*Derrière la branche,  
comme une plaque de plomb suspendue,  
le lac.*



*(...Voiles)*

## II

Sur les rives d'un grand lac, un prince en son royaume.

Jamais de mémoire d'homme nul ne vécut meilleure vie que la sienne. Des affaires du royaume il ne s'occupait guère. Pour autant elles n'étaient pas mauvaises. Il se contraignait au minimum et, soit que ses décisions fussent les bonnes, soit que ces affaires là se contentassent de peu, cela suffisait.

Depuis qu'enfant il avait reçu le don de manier le pinceau, son esprit n'était que très épisodiquement ouvert à d'autres préoccupations que celle de conduire l'encre sur la feuille. Avant même qu'il eut atteint sa quinzième année sa réputation avait fait le tour du grand lac, et s'était répandue dans toutes les vallées limitrophes. Tous les rois des environs mirent leur amour-propre en veille et demandèrent les uns après les autres un portrait. Jamais le jeune prince n'accepta, mais toujours en échange il offrait un lavis de fleur ou d'insecte, ce qui était bien au-delà de ce qu'auraient pu mériter tous ces rois réunis. Quant à l'argent il n'en voulait pas. Il est vrai aussi qu'il n'en eut jamais la nécessité.

Plus tard il freina sa prodigalité, car plus son art devenait savant et plus il se raréfiait.

A partir de sa vingtième année il découvrit que l'alcool pouvait, en certaines circonstances, délier sa main.

Lorsque le roi son père décida d'abdiquer, le prince épousa une jeune fille qu'il aimait et adopta instantanément cet étonnant mode de gouvernance que jamais il ne modifiera au cours des trente années qui s'en suivirent. Ainsi il devint roi, mais tous continuèrent de l'appeler prince, car sa silhouette frêle n'était pas celle d'un roi. A l'inverse jamais personne ne songea à appeler son épouse princesse, car son port de tête fut toujours celui d'une femme mure. Elle lui donna quatre enfants, un fils, puis trois filles, à chacun desquels il enseigna le maniement raffiné du pinceau et de l'encre.

Malgré la récurrence de ses ivresses, malgré d'étranges travers que sa nature secrète enfouissait définitivement, jamais aucun de ses proches, ni sa femme, ni ses enfants, ni son vieillard de père, ni ses conseillers, ni ses sujets, ne purent émettre la moindre plainte à son encontre. Les royaumes voisins eux-mêmes finirent par se lasser de leurs ancestrales revendications territoriales. Le seul rapport diplomatique qui

perdura fut la visite régulière des ambassadeurs. A intervalles constants ceux-ci venaient s'enquérir des dernières encres que le prince aurait à leur céder. Non de gaité de cœur, mais par un instinct politique minimal, le prince avait fini par concéder quelques ventes. Il ne cédait certes pas les meilleures de ses encres, mais quelques unes parmi ses meilleures. Et toujours le retour des ambassadeurs était dans chaque royaume un événement considérable, car s'il y eut bien une chose que nul jamais ne sut prévoir, c'est le tour que prendrait l'art du prince. Et cela était d'autant plus édifiant que jamais il ne changea fondamentalement ni de technique, ni de sujet.

Or un matin de printemps, alors que le prince entrait dans sa cinquantième année, voici ce qu'il advint.

Dès avant les premiers rayons, comme cela arrivait régulièrement, il avait déposé ses pinceaux, ses encres et son papier dans sa barque et s'était éloigné sur le grand lac. Malgré les jours qui se faisaient plus longs, lorsque la nuit vint il se trouvait encore si loin qu'il fut contraint de s'abriter dans un petit port de pêche.

Le lendemain en fin d'après midi il était de retour en son royaume.

Il n'avait pas touché à ses pinceaux, mais cela, bien que rare, s'était déjà vu. En revanche qu'il les laissât au fond de sa barque provoqua beaucoup de questionnements parmi ses proches. Tout de suite il expliqua qu'il avait croisé une beauté dans un petit port de pêche éloigné. Cela il ne le cacha pas. Et tous remarquèrent qu'il avait dit « une beauté » plutôt que « la beauté ». Sous quelle forme lui était apparue cette beauté c'est là une chose que personne ne sut jamais, car il ne le dit pas, et ce n'était pas le genre de question que l'on se hasardait à lui poser.

Pour quelques semaines la vie reprit son cours, à ceci près que les pinceaux restèrent dans la barque, même lorsqu'une longue averse s'abattit. Là dessus non plus nul ne se risqua à l'interroger. Enfin après trois semaines qui furent les plus moroses que connut son règne, le prince convoqua tous ses proches dans la salle des audiences et leur indiqua que, pour les besoins de ses recherches, il devrait s'absenter un certain temps. L'annonce n'avait rien de bien extraordinaire, mais le lieu où elle fut prononcée suffisait à la rendre claire : jamais une seule fois le prince n'avait utilisé la salle des audiences. Il donna quelques consignes d'une grande

banalité, puis regagna le petit chemin de terre qui conduit aux rives du grand lac. Personne ne fut dupe, et les quelques naïfs qui demeuraient optimistes se turent lorsqu'on leur montra les pinceaux du prince flottant dans la mousse blanchâtre qui se forme autour des pontons. Ceux qui aiment à se raconter des blagues firent observer qu'il était parti sans bagage, et qu'ainsi son absence ne pourrait durer.

Il se passa une semaine avant que la reine son épouse n'exprima ce qu'elle pensait : que « la beauté » en question n'était rien d'autre qu'une jeune femme. Tous se récrièrent, mais en réalité c'était là l'opinion majoritaire.

Deux années s'étaient écoulées lorsqu'un vieil homme accosta sa barque au port du royaume. Il demanda à être reçu par la reine, à qui il expliqua qu'il était tavernier dans un petit port de pêche éloigné, et qu'il était venu jusqu'ici afin de ramener le corps du prince. On le suivit jusqu'à sa barque où il souleva une bâche qui cachait un corps tout gonflé d'eau, l'expression déchirée des noyés sur le visage.

Le vieil homme raconta que le prince passait de plus en plus de temps dans sa taverne, et que dans son ivresse il lui expliquait tous les soirs qu'il était prince, qu'il était venu dans ce petit port vivre

avec une beauté définitive, mais que celle-ci s'était avérée commune.

L'avis du vieil homme est que le dernier soir avant sa mort le prince s'était affaissé ivre mort sur la grève, et qu'une horde de chiens ou de voyous l'avait basculé dans l'eau.

On lui demanda quelle était la beauté en question, mais le vieil homme répondit qu'il n'en avait pas la moindre idée, et qu'il ne posait jamais de question aux ivrognes.

### III

*La clarté de l'aube montait lentement  
depuis le fond du lac,  
et la neige se mit à descendre vers elle.*

*Un quart d'heure plus tard,  
il n'y avait plus rien.*

*Les gerfauts se posèrent sur les pontons,  
les échoppes se levèrent,*

*et ce fut le matin.*

Musical score for a piano piece, likely from a French opera. The score is in 6/8 time and features a vocal line and piano accompaniment. The tempo is marked "Lent" and the dynamics are "ppp". The vocal line has a fermata over a note, and the piano accompaniment has a fermata over a chord. The text "un peu en dehors" is written below the vocal line. The score is numbered 83b3.1.

*(...La terrasse des audiences du clair de lune)*

## IV

Dès le départ du prince la reine avait repris les affaires du royaume, ainsi que le voulaient les institutions. Elle s'appliqua à poursuivre scrupuleusement la méthode de son époux. Et son scrupule fut de telle nature que plus rien ne fut jamais comme avant. Et tous se rendirent compte à quel point le règne du prince avait été celui de l'ennui, et à quel point celui de la reine serait une période de complications.

Enfin deux ans après les funérailles du prince, dont le cercueil avait été selon son souhait déposé dans une barque et abandonné sur le grand lac, la période de deuil fut institutionnellement terminée, et la reine convoqua son fils aîné afin de lui transmettre le pouvoir.

Expliquer commodément la gestion des affaires du royaume n'avait jamais été dans les habitudes de la famille. Au demeurant quand bien même cette idée eut germé dans l'esprit de la reine sa finesse psychologique, qui était assez reconnue, l'eut sur le champs écartée. Car le jeune héritier, que depuis son plus jeune âge on appelait « le mutique », de toute sa courte existence n'avait proverbialement jamais pu respecter la moindre consigne. Quoi qu'il en soit, il s'avéra très vite que le seul objet de cette

convocation solennelle serait d'écouter les conclusions auxquelles la reine était parvenue sur le sujet de la disparition du prince.

Elle lui parla d'un rêve limpide dans lequel elle recevait une lettre du prince. *"Ah ! si jeunesse pouvait ! Ah ! si vieillesse savait !"* disait la lettre. Puis le prince y parlait d'un rêve qu'il devait suivre. La reine s'était réveillée en sursaut. Elle avait ouvert la fenêtre de sa chambre, et sous la clarté de la lune avait aperçu le prince, au temps de leurs fiançailles. Exalté comme il pouvait l'être lorsqu'il lui arrivait de partager ses réflexions, il lançait de petits cailloux dans le lac en palabrant. *"On nous dit : Ah ! si jeunesse savait ! Ah ! si vieillesse pouvait !, mais on nous trompe sur le sujet, car on devrait dire : Ah ! si jeunesse pouvait ! Ah ! si vieillesse savait !"* — *"Pourquoi dis-tu cela ?"*, et elle lui tendait la main afin qu'il lui donnât un petit caillou. *"Parce que l'adolescent possède un savoir mystérieux qu'il ne sait pas fixer. Parce que l'homme mûr n'emploie sa grammaire subtile qu'aux échos lointains de ce savoir oublié."* Et il parla encore longtemps de la sincérité, de la maladresse et du savoir-faire. Puis un corbeau cria dans le lointain et la reine referma la fenêtre en frissonnant.

“ Son départ, ce n’est rien d’autre que cela. Peux-tu le comprendre mon fils ? ”

“ Mère, pourquoi m’interrogues-tu ? Pourquoi vérifier ce que tu sais que je sais ? Devons-nous répéter que le talent tue le génie, et encore d’autres sornettes dans ce genre ? Mon père est-il parti pour si peu ? Dois-je dire que ce n’est pas une beauté qui l’a retenu, mais quelque chose comme un dessin d’enfant ? Quelque chose comme son premier désir ? Il m’est pénible d’exprimer toutes ces évidences. ”

C’était une tirade remarquablement longue de sa part.

“ Cela suffira donc, lui dit sa mère. Maintenant, il me faut encore te dire une chose : je n’ai jamais cru que le cadavre boursouflé ramené par le pêcheur était celui de ton père. Et enfin, la dernière chose qu’il me reste à te dire est que je m’en vais le rechercher. ”

Le départ de la reine ne ressembla en rien à celui du prince, et tous l’accompagnèrent à l’embarcadère. Sa petite embarcation était chargée de vivres et de vêtements, et un pêcheur devait l’escorter pour sa première journée de navigation.

Au moment de quitter le quai, elle confia encore au « mutique » que tout ce qu’ils

s'étaient dit n'invalidait en rien la thèse d'une femme. "Bien au contraire." Et elle lança l'amarre.

V

*L'eau dissout le ciel.*

*Le lac descend par les fenêtres.*

*Le brouillard s'est levé.*

**Profondément calme** ( Dans une brume doucement sonore)

The musical score is written for piano on a grand staff. The top staff is in treble clef and the bottom staff is in bass clef. The time signature is 6/8 for the first part and 4/2 for the second part. The music is marked 'pp' (pianissimo) and includes an '8va' marking above the first staff. The melody in the right hand consists of a series of chords and single notes, while the left hand provides a harmonic accompaniment with chords and a melodic line.

*(...La cathédrale engloutie)*

## VI

On ne connaissait pas beaucoup de tabous dans ce royaume là : c'était un climat doux et qui cultivait le fatalisme et l'ironie comme d'autres régions se spécialisent dans l'ananas.

Mais s'il est une période sur laquelle personne jamais ne revint, ne fût-ce qu'en allusion, c'est bien l'année durant laquelle le « mutique » dirigea le royaume.

Nous respecterons ici cette réserve effarée.

Sa sédimentation est lointaine.

« Le mutique » avait toujours posé problème.

Comme à chacun de ses enfants, le prince lui avait enseigné le maniement du pinceau. Son éducation fut à la fois la plus longue et la plus courte.

Le prince offrait à ses enfants leur premier pinceau le jour de leurs huit ans. On ne comprit jamais très bien le choix de cet âge. Contrairement à ses sœurs, le mutique n'avait rien crayonné jusqu'alors. Tout au plus quelques lettres d'alphabet, encore que très salement et de mauvaise grâce.

Pourtant à l'issu du premier cours que lui donna son père, on vit celui-ci sortir précipitamment du pavillon de dessin et

parcourir les ruelles le visage bouleversé. Il frappait la poche de son manteau et disait « J'ai ici quelque chose ! J'ai ici quelque chose ! D'ici deux ans mon fils m'aura dépassé ! »

Pour son deuxième cours « le mutique » demanda à son père de lui remonter ce premier dessin. Le prince le sortit de son manteau et l'enfant s'installa devant pour le recopier. La feuille resta blanche pendant les dix ans qui suivirent, à la suite de quoi le prince déclara que les cours étaient terminés.

La rumeur publique veut que ce dessin soit la seule chose que le prince ait emportée lors de son départ. Qu'on n'en ait pas retrouvé trace sur le corps du noyé fut pour la reine la preuve immédiate et sans réplique que ce cadavre n'était pas celui de son époux.

L'atmosphère de cendre et les événements vénéneux qui s'abattirent durant l'année de règne du « mutique » il convient donc de n'y jamais faire allusion. La vérité est que « le mutique » fut toujours doué de préscience, et que l'absence de désir qui en résultait transforma son sang en un épais sureau noir. Le pouvoir fut le bras armé de ses dons malsains.

Sur sa mort en revanche on s'exprime à demi-mots. C'est-à-dire qu'on ne la nomme jamais autrement que « départ »

ou « éclipse », mais sans jamais omettre de rappeler ce que vit le veilleur du phare ce soir-là. Par une nuit sans lune, « le mutique », quasi nu, s'éloignant sur les eaux noires du lac, une grosse pierre au fond de son esquif.



## VIII

Il fallut aller chercher la plus âgée des trois sœurs du « mutique » afin d'expédier les affaires courantes. La jeune fille déclara qu'il était hors de question qu'elle se mêlât de près ou de loin à ce genre d'affaires, et elle recommanda de s'adresser à ses sœurs cadettes.

La chose fut assez mal prise. Car s'il était entendu que cette famille avait toujours toléré le pouvoir plus qu'elle ne l'avait recherché, jamais aucun de ses membres ne s'était permis de le refuser. Et il finit par se dire que son surnom commençait peut-être à prendre sens.

Personne en effet ne pouvait expliquer jusque là que l'on ait pu affubler du sobriquet de « folle » une jeune fille dont la douceur et l'égalité d'humeur charmaient tous ceux qui l'approchaient. Désormais c'était clair : sa bizarrerie avait passé les frontières de la folie. Mais elle était aimée, et même l'insulte spectaculaire que représenta son refus du pouvoir ne put lui faire d'ombrage au-delà de quelques jours. Dès la semaine suivante elle était de nouveau aimée comme auparavant.

C'est qu'il était entendu qu'elle portait en elle une ambition secrète et inoxydable. Son père l'avait déclaré à qui voulait

l'entendre, et cela suffisait. On lui passait tout. D'ailleurs son regard était toujours absent, et jamais larmoyant. C'était une preuve. On savait encore que cette ambition était liée au dessin. On disait « les chats ne font pas des chiens », et c'était tout. En vérité son ambition était si grande qu'elle lui offrait de pouvoir rester définitivement dans l'ombre.

Elle n'avait pourtant aucun don particulier pour le maniement du pinceau. Son trait était lourd et brutal, et elle était sans conteste la moins douée des quatre enfants du prince. Mais elle avait toujours été habitée d'une douce bizarrerie, et ce qu'elle produisait n'était certes pas quelque chose qu'on avait l'habitude de voir. Aussi le prince, bien que les manières picturales de sa fille heurtassent profondément son amour immodéré de la fluidité, lui apporta toujours un soutien sans faille. "Je n'y comprends rien, disait-il, mais cela est nouveau, et il faut toujours appuyer ce qui suscite l'étonnement."

Il ne se passait guère de journée sans qu'il n'allât étudier l'une des innombrables productions de sa fille. Il observait toujours très longuement, dans un silence complet. Puis disait qu'il fallait continuer, et s'éloignait doucement.

Rien de plus : " Il faut continuer ma fille ". Et il repartait.

L'amour qui les liait était immense.

Autant par conviction que par provocation, le prince répondait de temps à autre aux commandes qui lui parvenaient des royaumes voisins en envoyant un dessin de sa fille. Cela provoqua quelques remous, que seule la bienséance diplomatique permit d'étouffer.

Mais après le départ du prince plus personne ne songea à s'intéresser à ce travail que depuis longtemps tous considéraient comme définitivement foutraque.

## IX

### *Rideau de pluie.*

*La lumière est restée.*

*Les enfants sautent encore du ponton,  
remontent,  
hurlent aux nuages.*

*Le lac a rejoint le ciel.*

**Modéré**  
extrêmement égal et léger  
*la m.g. un peu en valeur sur la m.d.*



The musical score is for a piano piece. It consists of two staves: a treble clef staff for the right hand and a bass clef staff for the left hand. The right hand plays a melody of eighth notes, grouped into four measures by slurs. The left hand plays a bass line of eighth notes, also grouped into four measures by slurs. The dynamics are marked 'pp' (pianissimo). Fingerings are indicated with the number '5' under the fifth finger in each measure. The tempo is 'Modéré' and the performance instruction is 'extrêmement égal et léger'.

*(...Brouillards)*

## X

Alors commença le règne des deux sœurs.

Lorsque « la folle » avait recommandé de transmettre le pouvoir simultanément à deux personnes tout le monde en réalité avait admis aisément cette proposition. Et on ne lui avait pas tenu grief de l'imprécision institutionnelle de la solution. On n'y avait pas lu de désinvolture. D'abord parce que « la folle » n'avait jamais été désinvolté, mais surtout parce que chacun savait bien qu'il était impossible de s'adresser à l'une des deux sœurs sans s'adresser à l'autre.

Bien qu'elles eussent eu plus d'une année d'écart et de grandes dissemblances physiques elles paraissaient plus liées que deux siamoises. Elles faisaient la paire et voilà. Il en avait toujours été ainsi. Beaucoup estimaient que les bizarreries de leurs deux aînés les avaient contraint à ce repli.

Elles étaient si solides qu'on les comparait volontiers aux deux cyprès centenaires qui encadraient l'entrée du port. Et malgré leur très jeune âge ce fut un soulagement unanime de les voir accéder au pouvoir. On s'était offusqué du refus de « la folle » par conformisme

et pour la forme, mais chacun au fond de soi s'en réjouissait profondément. "Notre aumône à la cinglerie est suffisante, entendait-on, maintenant que la vie reprenne."

Et on eut raison. Ou tort.

Pour ce qui est de reprendre, on fut servi ! Ce furent quinze années d'affairement sans trêve !

On réforma, on envisagea, on construisit, on détruisit, on déplaça, on renouvela, on inventa, de presque tout on fit table rase. Et toujours avec cette perfection d'intelligence ! On ne se reconnut plus, et une plaisanterie disait que celui qui prolongeait sa sieste, à son réveil ne retrouvait plus son chemin.

Tous furent heureux, à l'exception peut-être de ceux qu'on appelait les « garants de l'ironie », et qui ne se privaient pas de rappeler que l'esprit de distance et d'indolence fut jadis une spécialité enviée du royaume.

Les suzerains voisins n'envoyaient plus leurs ambassadeurs pour négocier des lavis, mais pour comprendre l'avenir des sociétés. Personne n'avait connu une telle croissance, le royaume était en puberté permanente.

Curieusement on nomma ces années « la quinzaine du diable ».

Mais les deux sœurs mûrissaient, et lorsqu'elles eurent passé la trentaine elles admirent qu'elles devaient songer à se fiancer, et déclarèrent que pour ce faire elles devraient s'éloigner un temps. Ce n'est pas que les demandes en provenances des royaumes voisins eussent manqué, mais elles avaient leur idée sur la chose. Leurs époux seraient d'un pays lointain aux mœurs inconnues, et leur propre royaume grandirait encore à ces découvertes imprévisibles. Par delà cette position théorique elles éprouvaient quoi qu'il en soit un tel mépris pour le voisinage qu'il leur était inenvisageable d'espérer croiser l'amour sans quitter les rives du grand lac, si tant est qu'il s'agisse ici d'amour.

Elles présentèrent leur départ comme un non-événement. Tout était consigné pour les cinq prochaines années, il n'y avait plus qu'à suivre les directives. Et il ne vint à l'esprit de personne de demander à « la folle » d'assumer un quelconque intérêt.

Elles partirent dans une absence de décorum qui fut perçue comme la dernière expression de leur assurance.

Elles annoncèrent la durée de leur absence alors que leur bateau s'éloignait déjà.

Elles seraient de retour dans deux ans.

## XI

*Quel aveuglement dans les frondaisons !*

*Les ronces, lourdes de leurs grappes,  
se balancent sous les bourdonnements.*

*Au bas de la sente,  
plus petit qu'une mouche,*

*scintille le lac.*

Très modéré

*pp*

Vif (♩ = 184)

*pp léger et lointain*

*quittez, en  
laissant vibrer*

*(...Les collines d'Anacapri)*

## XII

Nul n'aurait pu deviner à quel point les recommandations des deux sœurs ne seraient jamais appliquées !

Dès le premier jour toutes les consignes furent enterrées. Ce fut une sidération collective. Tout s'arrêta, comme si rien n'avait eu lieu depuis quinze ans. Un orphelinat sans résilience ! Chez un peuple si mûr !

Tous les ambassadeurs voisins vinrent se délecter au spectacle de cette apathie. Les « garants de l'ironie » firent leurs choux gras de la situation et théoriserent abondamment.

Ce furent deux semaines de dérive. Elles sont connues sous le nom de « grand repli ». Beaucoup considèrent ces quatorze jours comme les plus merveilleux qu'ait connus le royaume.

Dès la troisième semaine « la folle » prit la direction des affaires.

Elle s'était rendu au palais, s'était fait expliquer les dossiers, et la vie avait repris son cours.

Rien n'est écrit à l'avance, comme on dit, et celle qui avait catégoriquement refusé le pouvoir connaîtra finalement le plus long règne du royaume, sans aucune interruption pendant plus de trente ans.

Trente deux exactement, jusqu'à la semaine dernière.

Les deux sœurs en effet ne revinrent jamais. Au delà du grand lac les pays sont inconnus et dangereux, c'est entendu, et la reine non plus n'était jamais revenue en son temps, mais il est plus fréquent d'entendre dire que la construction était leur passion, et que le terroir leur importait peu. Aussi beaucoup pensent qu'avec leur beauté insolente elles auront trouvé sans peine à se marier, et fondé au delà des rives quelque cité formidable qu'elles dirigent encore.

« La folle » n'eut pas à hésiter longtemps sur la méthode de gouvernance, et les plus anciens la reconnurent immédiatement : dès le premier jour elle se mit à expédier les affaires comme jadis le faisait son père : le minimum nécessaire, et tout le reste pour son art.

Durant les quinze années de gouvernance des deux sœurs elle avait poursuivi son œuvre de bizarrerie. Et comme depuis le départ du prince cette chose n'intéressait absolument personne, sa liberté était totale. Elle la conduisit sur des chemins qui parfois l'effrayaient elle-même.

Les ambassadeurs, qui venaient observer les nouvelles modes de

gouvernance et de développement écrivait de temps à autre, au vu de son travail, de lourds rapports sur le futur de l'art pictural. « La folle » voulut expliquer le malentendu de ces analyses rationnelles, puis laissa filer. Si bien que pour des raisons déplacées son travail continua tout de même d'être connu à minima, tout au moins en dehors du royaume.

Mais dès le départ des deux sœurs son œuvre vint subitement à la connaissance de tous. Non pas par esprit de flagornerie, peut-être par nostalgie des années de règne du prince, mais bien plus sûrement sans qu'il n'y ait aucune explication, ni aucun sens à ce revirement, si ce n'est un changement de climat.

Comme cela se produisit jadis chez le prince, plus le travail de « la folle » devenait mature et plus il se faisait rare. Ces dernières années chaque production rendue publique était vécue comme un événement considérable.

Or il y a deux mois, un soir d'automne, voici ce qu'il advint.

Comme cela arrivait de temps à autre, un vagabond sans toit s'était installé sous les arcades de la place centrale. Très âgé, avec une grande barbe comme il sied aux vagabonds, de très petite taille, d'un embonpoint étonnant et les vêtements

souillés. La tradition de vagabondage était ancienne dans la région du grand lac, et ces hommes crasseux jouissaient d'un certain respect, à tout le moins suffisant pour qu'on tolérât leur présence durant les quelques semaines que durait en général leur passage. « La folle » entraînait souvent en contact avec eux, elle qui n'avait plus de famille et pour ainsi dire jamais eu d'ami. Elle aimait entendre leurs récits, et avec ceux qui n'étaient pas causants elle se plaisait à fumer en silence.

Mais ce vagabond-là ce n'était pas comme les autres.

Dix fois elle passa sur la place sans l'approcher, prenant soin de louvoyer par les arcades opposées. Le onzième jour elle cessa de se rendre au palais et resta cloîtrée chez elle.

Quelque chose ne tournait pas rond. Mais, fermée comme elle pouvait l'être lorsqu'elle l'avait décidé, personne n'osait s'inquiéter de ses états d'âme.

Un soir enfin, à une heure très avancée, elle sortit dans la nuit et se rendit jusqu'à la place aux arcades. Elle s'approcha doucement du vagabond et l'observa dormir. Puis elle s'assit à côté de lui. Il se réveilla, un peu surpris, et s'assit également. Jusqu'au matin ils restèrent ainsi côte à côte, muets, traçant on ne sait quoi dans la poussière du sol à

l'aide de petites branches. Aux premières lueurs du jour « la folle » se leva, balaya la poussière de ses semelles, murmura « Il faut continuer », et regagna ses appartements.

Cette petite mise en scène dura tout un mois. Si bien que « la folle », qui ne dormait plus la nuit, errait toute la journée dans une demi-somnolence et ne faisait rien de bien valable.

La situation devenait pénible pour tout le monde, et « la folle » finit par convoquer ses plus proches collaborateurs afin de s'expliquer.

*“ Vous n'avez donc pas vu ? ”*

Non, ils n'avaient pas vu.

*“ Cet homme est mon père.*

*Cet homme est le prince, n'est-ce pas ? ”*

Quelqu'un fit remarquer que si tel était le cas il devrait alors avoir dépassé légèrement les cent ans.

Le regard de « la folle » se fit lointain, puis se tourna vers l'interlocuteur avec cette densité animale qui faisait la terreur de ses proches. Elle se leva et sortit.

Personne n'y crut. Pas un dans toute la cité, même parmi les nombreux amateurs d'histoires édifiantes.

Un centenaire pourquoi pas, c'était possible. Rare, mais possible. En revanche nulle part on n'avait vu qu'un homme élancé devint une boule, même sous le poids des ans. Et puis enfin, on l'avait tout de même mis en bière il y a cinquante ans de cela !

« La folle » continua de rendre visite au vagabond toutes les nuits et à somnoler le reste du temps. On lui passa cette nouvelle bizarrerie, comme on lui avait passé toutes les autres. On le fit sans difficulté, car jamais on ne l'avait vue si apaisée. De toute façon cela faisait plus de soixante dix ans qu'elle était étrange.

Mais une nuit ce petit manège prit fin. A l'arrivée de « la folle » le vagabond demeura allongé, et ne fit pas l'effort de s'asseoir à côté d'elle.

« La folle » resta assise comme les autres nuits, mais dès l'aube elle se rendit chez le charpentier et lui commanda un cercueil de très grande taille.

En fin de journée le cercueil fut amené sous les arcades, et on y déposa le corps du vieillard. « La folle » demanda qu'on le portât jusqu'à sa barque et cela fit une sorte de petite procession.

Arrivée au lac elle demanda qu'on arrimât une seconde embarcation à la première.

*“ Le souhait de mon père a toujours été que son corps soit abandonné à la dérive au centre du grand lac. Je vais faire cela maintenant. ”*

Tous la suivirent jusqu’au bout du ponton.

On regarda les deux barques s’éloigner dans la nuit tombante. Celle de « la folle » disparut en premier dans le brouillard épais, aussitôt suivie par celle du cercueil.

Longtemps encore on entendit le bruit des rames qui s’éloignait sous la clarté de la lune.

Nous aimons beaucoup notre reine.

Nous attendons son retour.

**Andante très expressif**



*pp* con sordina

*(Clair de lune...)*

*Salò, juillet 2014 – Oullins, septembre 2014*

# CHRONOLOGIE

